

La possibilité d'une ville conviviale

ALAIN CAILLÉ, **5** Présentation
 PHILIPPE CHANIAL
 ANNE-MARIE FIXOT
 ET HERVÉ MARCHAL

I. La possibilité d'une ville conviviale

A) PRÉAMBULE : DE LA CONVIVIALITÉ D'IVAN ILLICH À LA POSSIBILITÉ D'UNE VILLE CONVIVIALE

- LISA PEATTIE **29** Villes conviviales
 THIERRY PAQUOT **40** Lisa Peattie et la ville conviviale
 SILVIA GRÜNING IRIBARREN **44** Ivan Illich et la ville conviviale
 MARCEL HÉNAFF **60** La ville qui vient : redécouvrir l'espace commun
 ÉLISABETH DAU **69** L'expérience municipaliste. Un autre possible politique depuis les villes et les villages

B) VILLES PLANIFIÉES, VILLES CONNECTÉES, VILLES MARCHANDISÉES : UN DÉNI DE CONVIVIALITÉ ?

- JOËLLE ZASK **81** La cité contre la ville
 MAURICE WINTZ **95** La nature en ville : une réconciliation en trompe l'œil
 ANNE-SOPHIE BOISGALLAIS **109** Manger autrement, signe des temps ? Les villes reprennent la main
 NADÈGE NOISSETTE **127** Un plan alimentaire durable pour la ville de Rennes
 HERVÉ MARCHAL **131** Le verre est dans la ville. Digression sur un matériau moins convivialiste qu'on ne le croit
 THIBAUT BESOZZI **139** La ville non conviviale ? Le convivialisme à l'épreuve de la marginalité urbaine
 JOCELYN LACHANCE
 ET YANN BRUNA **151** De la convivialité dans la ville à l'ère du numérique
 JULIEN AIMÉ **165** La communication des projets urbains ou la négation de la ville convivialiste
 Xavier Le Coutour **179** La décision urbaine à l'épreuve de la démocratie

C) **VIVRE ENSEMBLE ? COMMUNE HUMANITÉ ET COMMUNE SOCIALITÉ
DANS LA VILLE CONTEMPORAINE**

- MATTHIEU GATEAU **187** Les zones pavillonnaires donnent-elles à voir des formes de convivialité ?
ET HERVÉ MARCHAL
- JEAN-FRANÇOIS LÉGER **201** Il n'y a déjà plus de titis à Paris, mais reste-t-il encore des gones à Lyon ?
- ROLANDE BEURTHEY **215** Vers une ville plus « conviviale » : la voie de l'habitat participatif ?
ET LAURENCE COSTES
- GUILLAUME LEBON **229** Observations des usages et nouveaux usages des bancs publics : comment redonner toute sa place au vivre ensemble dans les centres villes ?
L'exemple de la ville de Caen
- AHMED YACINE SMAIR **243** La vie dans un grand ensemble d'habitat social à Alger ou une convivialité spatialement marquée
ET MALIKA KACEMI

D) **AGIR ENSEMBLE, PARTICIPER. DES VILLES EN ÉBULLITION ?**

- GÜLÇIN ERDI **257** L'occupation du parc Gezi à Istanbul : un soulèvement pour un « droit à la ville conviviale » ?
- FLORIAN OPILLARD **271** Dans la ville financiarisée, une convivialité impossible ? Réflexions à partir de l'étude de l'action collective pour le logement à San Francisco
- JEAN-BAPTISTE DAUBEUF **285** Quand la solidarité devient marchandise : s'imposer par le don au sein des bidonvilles
- DAVID KNAFOU, **297** Pour une ville conviviale : le projet Vita'Rue
FADA MOUZAOU
ET MARIE-THÉRÈSE LEFORT
- LIONEL ROUGÉ **307** Appropriations, partages et fabrications de l'espace public. Vers un périurbain plus convivialiste ?
ET CLAIRE ARAGAU

II. Libre revue

- ALAIN CAILLÉ **323** Horizontalité/verticalité
- GUILLAUME VALLET **329** L'éthique dans l'acte de recherche en sciences sociales : les apports de la pensée négligée d'Albion W. Small
- STÉPHANE BRETON **357** Entretien avec François Roustang. Hypnose, vide et sensorialité
- DANIEL CÉRÉZUELLE **367** Une nouvelle théodicée ? Remarques sur la sociologie des techniques de Bruno Latour
- BIBLIOTHÈQUE **395**
- RÉSUMÉS & ABSTRACTS **407**
- LES AUTEURS **425**
DE CE NUMÉRO

Présentation

*Alain Caillé, Philippe Chanial,
Anne-Marie Fixot et Hervé Marchal*

Pour le meilleur ou pour le pire, il est évident que la majeure partie de l'humanité est désormais appelée à vivre dans des villes, petites, moyennes, grandes, très grandes ou gigantesques. À chacune de ces échelles se posent des problèmes différents. Mais toutes les villes devront nécessairement s'affronter à certains défis communs. Les plus évidents ont trait à la pollution, au réchauffement climatique, au manque d'eau, à l'insuffisance des ressources énergétiques, bref à l'ensemble des questions environnementales liées à la finitude et à la fragilité de notre planète. Mais de multiples autres questions se posent aussitôt en même temps. Comment éviter la ségrégation sociale généralisée, dont la question des quartiers dits « sensibles » est une des expressions les plus fortes, le divorce définitivement consommé entre les hyperriches, les moins riches, les classes moyennes, les pauvres et les miséreux ? En cette période de réchauffement climatique, dont les effets ne font qu'accroître la complexité des motivations des personnes qui décident de, voire se résignent à, quitter leur pays, quelle place leur feront les États et les communes dans lesquelles elles escomptent parvenir¹ ? Plus généralement, comment résister au déchaînement de l'*hubris*, des fantasmes de toute-puissance qu'incarne l'hégémonie mondiale du capitalisme

1. Voir notre précédent numéro, « Le don d'hospitalité. Quand recevoir, c'est donner », n° 53, premier semestre 2019.

rentier et spéculatif sans céder au fantasme du *small is beautiful* ? Quelle place redonner à l'idéal démocratique à toutes les échelles de la vie urbaine ? Comment dépasser les visions technocratiques qui, en réduisant les problèmes urbains à des questions utilitaires et fonctionnelles, aboutissent à la déshumanisation des villes et à la perte de ce qui a fait leur grandeur et leur charme ?

Vingt ans après la publication du numéro intitulé *Villes bonnes à vivre, villes invivables* (n° 14, 2^e semestre 1999), le MAUSS a décidé d'interroger la possibilité d'une ville conviviale. Ou, si l'on veut, en rapport avec le mouvement convivialiste (www.lesconvivialistes.org), la possibilité d'une ville convivialiste. C'est, au fond, ce que proposait déjà ce numéro il y a vingt ans, mais sans le mot et sans la doctrine sous-jacente. La tâche s'est révélée plus ardue qu'il y paraissait. Penser la ville conviviale semble en effet relever d'une sorte de paradoxe : aucune ville qui se veut conviviale ne peut être, par définition, trop pensée en amont, mais doit plutôt être saisie en actes et sans cesse remise sur le métier de la pratique habitante et citoyenne. La ville conviviale se veut en effet, à n'en pas douter, au plus loin de toute recette qui se voudrait définitive, de toute modélisation prête à l'emploi. Nous revendiquons à cet égard une docte ignorance tant il est vrai que nous nous réclamons d'un savoir ouvert à l'impensé et disponible à l'inédit. C'est pourquoi il s'agit ici, tout au plus, de dégager des pistes pour donner à l'idée d'une ville conviviale un sens général pouvant revêtir de multiples formes dans le concret indécis et bouillonnant de la vie sociale. Insistons encore : derrière les mots, il n'y a pas une chose à débusquer, à découvrir, tant « la » ville conviviale n'existe pas telle une entité figée dans un ciel platonicien. Elle est toujours à faire sans jamais avoir la prétention d'être faite une fois pour toutes ; elle s'approche maladroitement de la perfection dans son imperfection même.

À ce titre, elle se situe au plus loin de toute utopie urbaine [Stébé, 2011] : elle ne se veut pas aboutie et encore moins parfaitement aménagée, rationalisée, agencée. On est au plus loin du règne de la Raison absolue, d'une visée métaphysique qui signerait la fin de l'histoire urbaine – comme d'aucuns ont cru en une fin de l'histoire du monde. La ville conviviale est une histoire permanente, une aventure perpétuelle. En aucun cas, il ne s'agit d'une *œuvre achevée*, mais bien plus d'une *œuvre ouverte* pour reprendre la distinction proposée par Umberto Eco lorsqu'il cherchait à définir le statut

d'une œuvre d'art. De même que « jouir d'une œuvre d'art revient à en donner une interprétation, une exécution, à la faire revivre dans une perspective originale » [Eco, 1965, p. 18], jouir d'une ville qui se veut conviviale revient à la vivre, à l'habiter, à la sentir, à l'aimer, à la penser à travers de multiples orientations toujours susceptibles d'être discutées. C'est dire si la ville conviviale est interactive, en mouvement ininterrompu, pleine de sa vitalité insoupçonnée. Avec la convivialité sont ainsi célébrés les actions et les engagements quotidiens. La convivialité est la nourriture à la fois terrestre et idéale de la société civile. Pour autant, elle n'est pas toujours quelque chose de doux et de chaleureux. Car, en libérant l'énergie humaine, elle est susceptible de devenir une ressource qui peut être dévoyée à des fins de domination, de manipulation ou encore de marchandisation.

C'est ici qu'apparaît la nécessité de mettre systématiquement en relation les « trois maîtrises d'œuvre, d'ouvrage et d'usage » [Fixot, 2014], dans l'objectif explicite de faire dialoguer décideurs, techniciens, architectes, habitants, etc. Si la maîtrise d'œuvre désigne la personne ou l'organisme chargé de la conception et de la conduite opérationnelle d'un chantier et la maîtrise d'ouvrage le commanditaire du projet et des travaux, il faut entendre par « maîtrise d'usage » l'expertise des « gens ordinaires » qui vivent et travaillent dans la ville, en parcourent les espaces et en connaissent les lieux. Éviter les pratiques d'aménagement sans « ménagement » [Marié, 1989] de celles et de ceux qui font la ville dans les creux et les saillances de la quotidienneté urbaine, tel est finalement l'impératif qui s'impose ici. Faut-il rappeler que jamais le conçu, aussi technique, éclairé et démesuré soit-il, n'épuise le vécu, entendons l'expérience de l'habitant [Lefebvre, 1974] ? Méditons à cet égard ces mots de Pierre Sansot qui, dans son ouvrage *Poétique de la ville* [Sansot, 2004], disait du langage conceptuel et urbanistique qu'il « introduit la neutralité, le ton fade et raisonnable des technocrates et qui, en fin de compte, vise à expulser l'humain de ce qui est destiné à épanouir l'homme » (p. 20). La ville, pour être conviviale – poétique ? –, doit être inmanquablement produite par les individus ordinaires et pas seulement par les décideurs, les penseurs, les techniciens et les bâtisseurs. De ce point de vue, il existe sûrement une complémentarité entre deux registres créatifs opérant au cœur de la ville : c'est que la création de la ville par le

haut et par le bas semble, en effet, être un invariant de la condition urbaine et, partant, humaine.

À l'image de la ville conviviale, ce numéro est composite, réunissant des textes d'auteurs et d'observateurs issus d'horizons très différents. Mais tous avaient en arrière-plan, à titre non de feuille de route mais de boussole facultative, les quatre principes de base du convivialisme [*Revue du MAUSS semestrielle*, 2014] :

- *le principe de respect de la commune humanité* qui rappelle combien il existe une seule humanité qui doit être respectée en la personne de chacun de ses membres ;
- *le principe de commune socialité* rappelant l'importance de garantir la richesse des rapports sociaux ;
- *le principe de légitime individuation* permettant à chacun d'affirmer sa singularité en devenir et de développer sa puissance d'être et d'agir sans nuire à celle des autres dans la perspective d'une égale liberté ;
- *le principe de maîtrise des oppositions* renvoyant à la possibilité de s'opposer sans mettre en danger le cadre de commune socialité à la base d'une rivalité féconde et non destructrice².

De la convivialité d'Ivan Illich à la possibilité d'une ville conviviale

Parce que la ville conviviale est une ville décente, ouverte à la surprise, à la liberté d'aller vers autrui, dans laquelle les actes de gratuité et de don peuvent se manifester au-delà des blocages idéologiques et de l'*ethos* technologique hypermarchandisé, c'est une pensée de l'ouverture ou, mieux, de la disponibilité à l'autre et au monde qui semble devoir présider aux discussions ; c'est un engagement social, politique, existentiel, qui veut faire le monde autant qu'il veut s'en nourrir, qu'il s'agit en somme de poser et d'explicitier. Au regard de ces propos, la contribution de *Lisa Peattie* prend tout son sens pour ouvrir ce numéro. La petite fille du célèbre sociologue de l'école de

2. À ces quatre principes énoncés dans le *Manifeste du convivialisme* (Le Bord de l'eau, 2013), *Le Second Manifeste du convivialisme* (à paraître chez Actes Sud en février 2020) ajoute un principe de commune naturalité et un impératif de maîtrise de l'*hubris*.

Chicago, Robert Ezra Park, en appelle à Ivan Illich pour penser la convivialité comme un besoin humain consistant à s'ouvrir à l'inattendu, à la pluralité, telle « une fleur », précise-t-elle. Invitation à rompre avec toute idée d'un ruissellement qui voudrait que les décisions d'« en haut », entendons planifiées, façonnent un « bas » qui n'aurait rien à dire, la convivialité exige une prise en compte de la communauté existante, du commun réalisé ensemble, pour engendrer une expérience faite d'enjouement et de recherche d'une vie sociale valant pour elle-même. Dès lors, l'autre devient un sujet – de soi et de la vie collective – appréhendé comme une personne et non plus comme une fonction, un statut ou encore un moyen.

La convivialité ne se décrète pas, ne se décide pas telle une règle à imposer. Elle se nourrit des bruits et de la fureur de la ville, de ses silences et de ses vides : elle est pleine de l'épaisseur du monde avec ses aspérités et ses douceurs. Mais comment la convivialité est-elle possible à l'heure de l'économie globalisée, débridée et financiarisée qui trouve dans les métropoles hyperconnectées une expression singulière et un terrain plus que propice à son développement ? Car les villes dites « globales » [Sassen, 1996] sont loin d'intégrer globalement tous leurs habitants. Le paradoxe vaut d'être souligné : alors que peu d'individus vivant en milieu urbain sont partie prenante de la « ville globale », l'ensemble de la population est *de facto* affectée par ses impacts et ses externalités, que ce soit dans les univers de l'économie, de l'habitat, des mobilités, de la consommation, de l'énergie...

En s'appuyant également sur la pensée d'Ivan Illich, *Silvia Grünig Iribarren* dénonce l'« urbanisation totalisante » en tant que règne de l'uniformisation, de la technique, de la bureaucratie, de la finance, de la communication, des inégalités abyssales... L'urbain mondialisé est synonyme d'*hubris* urbaine. Or, pour Illich, est conviviale « la société où l'homme contrôle l'outil », où il est possible de réencastrer la technique dans la vie commune pour décider de ses orientations, où des visées éthiques président à son développement. À cet égard, il faut interroger sans détour cette forme urbaine contemporaine incarnée par la *Smart City*. Celle-ci renverrait, selon l'auteure, à un désir et un espoir illimités dans l'incidence sur nos vies des techniques, qui médiatisent et conditionnent la capacité de décision des individus et des collectivités. Force est de constater que les techniques ne se bornent

déjà plus à informer mais orientent d'ores et déjà nos décisions, ce qui entrave de fait toute convivialité possible.

Parce que chaque ville est unique, a son histoire, son paysage et son atmosphère, penser une ville conviviale ne peut faire l'impasse, selon certains observateurs, sur l'échelle d'action politique fondée sur la municipalité. C'est donc logiquement qu'on lira dans ce numéro un texte d'*Élisabeth Dau*, consacré au municipalisme, ce mouvement de démocratie radicale qui, partant du niveau municipal – que ce soit dans les zones rurales et urbaines –, place les citoyens au centre des décisions publiques et du bien commun. Le municipalisme réintroduit plus précisément la démocratie directe au sein d'une démocratie représentative à réinventer, tout en soutenant des valeurs féministes, solidaires et centrées sur la protection des communs. Il fait ainsi de l'espace politique un espace d'émancipation, de transformation « par et pour » les gens ordinaires, ainsi réhabilités dans leur propre capacité à contribuer aux décisions et aux orientations de leur ville.

Villes planifiées, villes connectées, villes marchandisées : un déni de convivialité ?

Ce contre quoi lutte le municipalisme, c'est dans une large mesure la suprématie de l'urbain mondialisé au détriment de la ville *stricto sensu*. Aussi est-il nécessaire de bien distinguer la ville de l'urbain tant les référents classiques qui faisaient qu'une ville était une ville ont connu des mutations décisives sous la pression de l'urbain³. Les villes sont désormais remises en cause dans leurs frontières historiques pour s'étendre bien au-delà de leurs limites originelles et s'éparpiller dans un urbain diffus aux contours incertains. En d'autres termes, nous assistons depuis les années post-1945 à une grande transformation qui voit l'urbain s'imposer comme un « fait social total », c'est-à-dire un fait qui a des conséquences sur la totalité de la société et de ses institutions

3. Il revient en France au philosophe Henri Lefebvre [1970], puis par la suite à l'urbaniste Françoise Choay [1994], d'avoir établi la distinction entre la ville et l'urbain. Il faut remonter, selon Choay, à la fin du XIX^e siècle pour identifier les forces et les principes qui ont aujourd'hui abouti au divorce entre l'urbain et la ville.

– et même de la planète... Mais que faut-il entendre par urbain au juste ? L'urbain, c'est concrètement l'extension des agglomérations sur des espaces auparavant identifiés au rural ; ce sont des champs ou des forêts qui se trouvent encerclés ou annihilés par des zones commerciales ou des quartiers pavillonnaires nouvellement créés. L'urbain, c'est aussi et surtout l'implantation récurrente et uniforme, d'une ville à l'autre, des mêmes chaînes d'hôtels, de jardineries ou encore de magasins de bricolage destinés en priorité aux habitants des proliférations pavillonnaires installées à la lisière des villes. Nous serions ainsi entrés dans une troisième phase après celles de la *cit* puis de la *ville* : la phase de l'*urbain généralisé ou mondialisé*.

C'est cette tendance de fond qu'entend questionner sans détour *Joëlle Zask* : et si la condition même de la convivialité se situait dans la réhabilitation de la cité, et non pas de la ville ? Car si la cité est le site originel de la démocratie et des formes prédémocratiques qui sont associées au « gouvernement de la multitude » dans lequel chaque participant est singularisé, la ville quant à elle sélectionne et uniformise. Car si la cité est le lieu de la pluralité humaine, la fonction de la ville – et des utopies qui l'ont accompagnée – correspond à la mise en conformité ainsi qu'à l'ordonnement des pratiques. Et Joëlle Zask de souligner à quel point l'opposition entre la ville faite *pour* les gens (aux usages prévus d'avance par les concepteurs) et la ville faite *par* les gens (qui règlent leurs conduites sur les opportunités réellement existantes) n'a cessé de croître au fur et à mesure que la ville est devenue plus vaste et plus complexe : en un mot plus urbanisée. Afin de renouer avec des pratiques sinon convivialistes, du moins conviviales, la question qui se pose est de savoir que faire pour que ville et cité coïncident et se relient. L'enjeu est de passer d'une situation de simple contiguïté géographique (la ville) en une véritable cité politique dans laquelle prévaut le « bien vivre », et pas seulement le « vivre », suivant la distinction d'Aristote.

Au regard du processus d'urbanisation « totalisant », comme le qualifie Silvia Grünig Iribarren, il importe de s'interroger sur la place de la nature dans la ville contemporaine, son statut et même sa « nature » si l'on peut dire, tant il est admis que la nature domestiquée, contrôlée ou encore rationalisée n'est pas la nature sauvage et spontanée. Il y a donc bien des natures. Pour y voir plus clair dans ce qui est souvent nommé « retour de la nature en

ville », *Maurice Wintz* rappelle que la question de la nature en ville ne renvoie pas seulement à des questions générales et abstraites, mais s'inscrit dans des rapports sociaux structurés autour de systèmes en tension dans un ensemble social aujourd'hui urbanisé et mondialisé. L'évolution de la place de la nature en ville s'inscrit ainsi dans celle du capitalisme et, par voie de conséquence, dans une perspective utilitariste qui fait de la nature un objet. À ce titre, même si la nature implantée au cœur de la ville incarne un nouveau rapport au monde en créant un imaginaire de réconciliation avec l'environnement (ferme urbaine, réseaux alimentaires de circuits courts...), il n'en reste pas moins que la nature est intégrée dans une stratégie d'attractivité des villes et, finalement, de concurrence entre elles. Ne s'agit-il pas essentiellement d'une nature instituée, porteuse de services écosystémiques et gérée comme telle ? Au final, la nature que l'on cherche à retrouver dans la ville est globalement une nature domestiquée et policée à laquelle on accorde une place dans des limites socialement définies.

Cependant, parallèlement à cette orientation dominante, ici ou là, dans les villes et les communes périurbaines, émergent des relations autres avec la nature. Modestes, rencontrées et vécues intimement, elles sont partagées essentiellement dans le cadre de groupes restreints. Redécouvertes, réappries, réappropriées, elles ont percolé au gré des transmissions d'une génération à l'autre, en particulier par le biais du jardin potager et de la tradition des « jardins familiaux » et/ou des « jardins ouvriers ». Ces relations expriment un lien direct des personnes à la nature, inscrites au sein même de celles-ci. Elles disent les interrelations vitales entre la nature et nous, les hommes, en clé de don (donner-recevoir-rendre), sous la forme notamment des pratiques alimentaires et des médecines traditionnelles.

Deux contributions riches d'enseignements, celles d'*Anne-Sophie Boisgallais* et de *Nadège Noisette*, donnent chacune un éclairage sur ces fondements socioanthropologiques qui se cherchent aussi sans trop le savoir ou le théoriser explicitement. À partir de son expérience professionnelle au sein d'une agence d'urbanisme, Anne-Sophie Boisgallais présente quelques expériences mises en œuvre localement dans le cadre de nouvelles formes de gouvernance alimentaire territoriale qui tentent de mettre concrètement en place des « modèles » de production et de consommation plus respectueux

de la vie, mobilisant autour des projets une diversité d'acteurs. S'y entrecroise tout un tissage de propositions créatives, voire spontanées, et d'intérêts divers, particulier et collectif, personnel et général, soumis à la nécessité/obligation reconnue commune de prendre en considération le devenir de l'humanité sur notre planète. Nadège Noisette, élue à la municipalité de Rennes, témoigne quant à elle de la complexité de ces nouvelles actions mais aussi de leur efficacité sur la qualité de vie des populations à partir d'une volonté politique cohérente.

La nature en ville, qui est exclusivement une « nature produite » selon les mots de Maurice Wintz, est aussi, le plus souvent encore, à bien y regarder, une nature plus muséifiée qu'investie et explorée. Elle est comparable à un monument qu'on regarde, à une image figée qu'on accepte dès lors qu'on n'en subit pas les effets négatifs (piqûres, odeurs, souillures...). Cela nous rappelle que la nature est davantage *vue* que sentie, touchée, goûtée... C'est justement en rappelant, dans une veine simmelienne, l'importance du sens de la vue en milieu urbain qu'*Hervé Marchal* interroge un matériau banalisé dans la ville contemporaine : le verre. À ses yeux, le verre n'est pas neutre et peut même s'avérer anticonvivialiste dans la mesure où il a notamment la particularité de dépouiller l'autre de son humanité. Ne sommes-nous pas, s'interroge ainsi le sociologue, dans une société urbaine « où le verre médiatise notre relation à l'Autre au point de ne plus être en contact avec lui de façon immédiate ? Dans une société urbaine où l'immédiat relationnel est défait face à ce média froid et glabre qu'est le verre [...] sur lequel rien ne s'accroche, et surtout pas l'autre justement ? ». Le verre est sans aspérités, d'une sobriété imperturbable. Il a l'anti-vertu de rendre invisibles nombre de murs (politiques, juridiques, raciaux...) pourtant bien réels.

Thibaut Besozzi suggère, quant à lui, de mettre à l'épreuve le convivialisme au regard de la marginalité urbaine au sein d'espaces tels que les centres commerciaux, les rues commerçantes, les halls de gare, les places publiques. Il ressort de ses « explorations » dans la ville que des processus de contrôle, de stigmatisation et de relégation entravent la possibilité d'une ville convivialiste. Les dispositifs « anti-sites » ou « anti-SDF » visant à empêcher la stagnation des sans-abri sur des bancs (désormais inclinés), des murets (désormais « enjolivés » d'obstacles empêchant de s'y

asseoir) ou encore sur des marches d'escalier (cerclées par un grillage) sont très parlants à cet égard. Outre la multiplication des polices et agents de sécurité, il faut également compter avec les réglementations intérieures des galeries marchandes ou des halls de gare qui permettent de « faire circuler » des personnes à partir de critères discriminants ou de pratiques ciblant les « indésirables ».

Parallèlement, on ne saurait penser la possibilité d'une ville conviviale en faisant l'impasse sur les usages relatifs aux technologies de l'information et de la communication (TICs). L'identité de l'individu urbanisé et hyperconnecté se construit désormais au-delà des allégeances territoriales en se frottant avec de multiples autres choisis ou élus. D'où les concepts de ville « à la carte », « mobile » ou « au choix » soulignant combien les citoyens s'affranchissent désormais de la proximité relationnelle, spatialisée ou territorialisée [Dubois-Taine et Chalas, 1997].

Jocelyn Lachance et Yann Bruna questionnent justement les conditions de la convivialité dans la ville à l'ère du numérique. Ils soulignent tout d'abord la prolifération des incivilités numériques qui comptent désormais au nombre des incidents qui parsèment l'existence de ceux qui flânent et voyagent : entendre malgré soi la conversation d'un inconnu dans un train, être bousculé par un passant qui regarde l'écran de son smartphone... À force de vouloir renforcer les relations sous le signe de la convivialité avec des proches absents, les individus ne restreignent-ils pas les possibilités de rencontre et de partage avec des inconnus dans les espaces physiques ? Comme le notent les auteurs, ce n'est pas la ville objective que les individus connectés – que nous sommes tous – veulent partager avec leurs pairs, mais bien plus une ville délibérément subjective, « une ville présentée comme le théâtre idéal pour matérialiser un sentiment intime mis en scène dans un espace public ». Néanmoins, il serait précipité d'en conclure que les TICs détruisent le lien social dans les espaces urbains. Dans de nombreux cas, le smartphone semble même s'imposer comme un puissant générateur de nouvelles formes de convivialité, comme nous le rappelle l'exemple du jeu Pokémon Go qui a fait son apparition à l'été 2016.

Si la société urbaine a rendu la communication incontournable dans la vie quotidienne de milliards d'individus urbanisés à travers l'utilisation banalisée du téléphone portable et de l'ordinateur, la

communication apparaît aussi comme un outil de la gouvernance urbaine tant sur le plan de la participation citoyenne que sur le plan de la gestion d'ensembles urbains complexes. Par ailleurs, elle est partie prenante des enjeux économiques et culturels inhérents au monde urbain généralisé tant la communication va de pair avec le mouvement, la mobilité effrénée [Urry, 2000] ainsi que l'accélération des rythmes de vie et des flux [Rosa, 2012]. Enfin, la communication est devenue un support au service du développement des territoires, du marketing urbain et de la promotion des grandes villes engagées dans une concurrence internationale. C'est sur ce dernier point que porte l'article de *Julien Aimé*. Celui-ci y montre à quel point les concepteurs des projets urbains au sein des grandes villes s'appuient sur des dispositifs de communication dans l'objectif de vendre des logements à des investisseurs ou à de futurs habitants. Les concepteurs racontent ainsi, à travers des images numérisées, ce que seront les espaces qu'ils ambitionnent de créer, imaginent des scènes de la vie quotidienne renvoyant à un modèle prescrit et standardisé de comportement. Dans ces simulacres d'espace public contenus dans les images numériques des projets urbains, tout y est lisse. La cohabitation n'a aucune densité, les relations sont absentes. On n'y observe pas plus de passants, d'habitants, de voisins bruyants que de squatters ou de « déviants ». L'espace public numérisé se présente alors comme la négation même de l'espace public et de ses pluralités : aussi rejette-t-il les principes convivialistes de commune socialité et d'individuation. L'image numérique homogénéise l'espace en occultant toute complexité et en lui conférant une neutralité froide. La ville entendue comme une œuvre ouverte est de fait niée.

Cette virtualisation de la ville, comme sa métropolisation et l'accélération des mobilités, notamment en raison de l'exigence de flexibilité qu'impose le marché de l'emploi, ne doivent pas nous faire oublier que les habitants continuent bien à vivre dans des espaces concrets. Connaître et comprendre les besoins, les désirs, les craintes et les aspirations des citoyens-habitants qui vivent et habitent la ville au quotidien – les « maîtres d'usage » – implique qu'ils puissent s'exprimer librement, individuellement et collectivement, être informés, discuter et dialoguer dans le cadre de débats contradictoires argumentés nécessairement avec leurs élus tout au long de leur mandature.

Aussi avons-nous donné la parole à *Xavier Le Coutour*, maire adjoint à l'urbanisme et au logement à la Ville de Caen dans l'équipe municipale précédente ; nous lui avons demandé d'écrire une sorte de « bilan critique-réflexion » qu'il avait tiré de cette expérience dans l'exercice du politique, ayant une responsabilité importante dans le présent et le devenir du « faire-cité » de ses concitoyens. De ce témoignage, retenons sa conclusion : « Donner le temps, prévoir l'échange, anticiper l'évolution possible du projet en arrivent à être des exigences – de plus en plus difficiles à respecter – que nous devrions poser comme des obligations, au nom de la démocratie. »

Vivre ensemble ? Commune humanité et commune socialité dans la ville contemporaine

Dans le contexte actuel d'urbanisation consistant essentiellement en un processus d'excroissance des villes en dehors de leur périmètre historique, processus que l'on nomme en langage usuel « étalement urbain » et en langage un peu plus analytique « périurbanisation⁴ », qu'en est-il de la convivialité dans les périphéries urbaines ? C'est à cette question que *Matthieu Gateau et Hervé Marchal* entendent répondre en observant ce qui est au cœur de cette figure urbanistique significative de l'étalement urbain : le lotissement pavillonnaire. Alors que nombre de discours savants, médiatiques et communs voient dans les nappes pavillonnaires, au mieux des espaces de minimalisme social, au pire des zones de repli sur soi, d'aliénation désirée et de peur de l'étranger, les deux sociologues montrent qu'il est possible d'y identifier des moments de convivialité. Ainsi en est-il lors des pratiques d'autoconstruction, théâtre de forte entraide entre voisins, ou encore à l'occasion d'initiatives habitantes se traduisant ici par l'aménagement de jardins partagés avec leurs « apéros » ritualisés, là par la production d'une mémoire collective fondée sur des collectifs fortement engagés dans la vie de leur quartier. Mais les auteurs soulignent également l'importance d'une « convivialité diffuse » qui prend forme de façon délicate et silencieuse lors des rencontres spontanées et plus ou moins furtives

4. Les géographes anglo-saxons parlent quant à eux d'*urban* ou de *suburban sprawl*.

dans la rue et dans les espaces commerciaux de proximité, incarnant alors de véritables scènes de sociabilités locales.

Si urbanisation rime avec périurbanisation (ou périphérisation), il reste que les villes-centre des grandes aires urbaines ne sont pas en reste dans ce processus de fond et connaissent, elles aussi, un véritable développement. En France, les grandes villes ont vu leur rôle redéfini et renforcé dans l'économie générale du pays avec la formalisation récente du processus de métropolisation. La question métropolitaine s'institutionnalise véritablement à l'échelle hexagonale le 1^{er} janvier 2015, à la suite à la loi MAPTAM de 2014 (modernisation de l'action publique territoriale et de l'affirmation des métropoles). L'objectif du législateur est de dynamiser les plus grandes villes dans l'espoir que leur développement « ruisselle » sur l'ensemble des territoires. Mais, comme le note très justement *Jean-François Léger*, cette logique interroge tant elle se traduit par une pression foncière si élevée dans les centres des grandes villes que seuls les plus aisés peuvent y accéder à un logement. Ainsi, à Lyon – le terrain d'enquête de l'auteur –, l'offre de logements de petite taille conduit à la forte surreprésentation des jeunes adultes et des ménages d'une ou deux personnes, plus particulièrement dans l'hypercentre. Cette concentration est commune à toutes les métropoles françaises, à commencer par Paris. Aussi, tout autant que les caractéristiques socio-économiques et/ou ethniques, l'âge des habitants et le type de ménage contribuent-ils à opérer des césures importantes au sein des métropoles et interrogent du même coup l'identité des grandes villes. En effet, le centre de la métropole lyonnaise accueille une population présente dans la ville depuis peu et qui y restera de surcroît peu de temps. En parallèle, le cœur historique de Lyon est investi par des résidents « temporaires » et des touristes. C'est donc à la périphérie que les locaux peuvent s'installer dans la durée : y grandir, s'y mettre en couple et avoir le cas échéant des enfants, les élever, y vieillir, y mourir aussi. C'est donc loin du centre de la métropole que se construisent dorénavant les histoires individuelles et collectives, que les gens peuvent « prendre racine ». La conclusion s'impose : à Lyon (comme dans les autres métropoles), s'il y a « ruissellement », il est résidentiel.

De ce point de vue, on est au plus loin du « droit à la ville » énoncé par Henri Lefebvre [1968] qui faisait notamment de l'accessibilité à la ville une priorité. Il faut dire que l'accessibilité

est certainement une condition nécessaire à l'appropriation de la ville par les usagers, appropriation allant de pair avec un rapport sensible, vécu, indissociable de la pratique sociale (*praxis*). Dès lors, « habiter la ville » devient possible et invite à la percevoir comme une œuvre collective, comme un « théâtre des passions » et pas simplement comme un « lieu de stockage intelligent et rationnel des êtres égaux » [*ibid.*, p. 23]. C'est dans cette perspective que *Rolande Beurthey et Laurence Costes* entendent montrer combien la voie de l'habitat participatif constitue une voie prometteuse pour mieux habiter la ville et, du même coup, conjuguer droit à la ville et convivialité. Selon les deux sociologues, les opérations d'habitat participatif permettent de répondre à cette envie d'habiter autrement et pleinement son quartier ou sa ville. En rupture avec un contexte de marchandisation de la ville peu propice au lien social, les acteurs de telles opérations opposent une volonté de fabriquer du « commun urbain ». Les projets observés sur le terrain se fédèrent autour d'associations ou de regroupements de personnes affichant une volonté de recréer un mode de vie spécifique, une conscience écologique ou encore une participation à leur cadre de vie.

Réfléchir à l'existence possible de ce « commun urbain » conduit souvent nos pas, notre regard et nos pensées vers des lieux privilégiés des territoires de la ville que sont les espaces publics ; depuis quelques décennies, sous l'égide de leur privatisation financière sournoise, beaucoup d'entre eux ne sont devenus que des simulacres de leur libre accessibilité pour toutes les populations qui souhaitent les fréquenter et s'y rencontrer. Une telle déperdition de sens interroge sans détour l'un des attributs millénaires des rues et des places : le banc public.

Guillaume Le Bon y porte son regard. Avec un œil de géographe flâneur et de photographe avisé, il nous invite à une ballade urbaine pour en interroger le sens. Ainsi leur présence, dans un premier temps anodine, nous fait progressivement prendre conscience des étoffes symboliques dont ils sont porteurs. Sous couvert de remplir la stricte fonction d'offrir un possible moment de repos, ils sont aussi des marqueurs des histoires sociales de la ville, de leurs appropriations et de leurs exclusions.

Ahmed Yacine Smair et Malika Kacemi ont observé de près la vie sociale d'un grand ensemble d'habitat social situé à Alger. Outre le fait que les différences de conditions de vie entre les différentes

parties historiques du quartier ont des répercussions sur le rapport à l'espace et les pratiques de sociabilité, force est de constater qu'à une échelle plus fine, celle des rues, des immeubles et des entrées, le quartier apparaît comme un composé de « coins ». Tous ces « coins », vécus et perçus comme tels, semblent s'affranchir allègrement des limites administratives du grand ensemble. Le marché en est l'exemple le plus visible, étant le lieu de nombreuses activités qui débordent les limites officielles. C'est dire, par extension, si les représentations et les échelles d'appartenance spatiale sont multiples, de sorte qu'elles reflètent le paradoxe d'une « architecture moderne » du logement social qui, en se voulant universelle, contredit les modes d'habiter des populations locales et leurs déclinaisons singulières d'une convivialité bien réelle.

Agir ensemble, participer. Des villes en ébullition ?

Si la ville conviviale émerge de façon plus ou moins silencieuse à travers de multiples processus relationnels et initiatives locales, il n'en reste pas moins qu'elle se conquiert parfois bruyamment au travers de luttes politiques. De ce point de vue, esquisser les contours de la ville conviviale invite à rejoindre les récents questionnements sur la citoyenneté davantage centrés sur ses pratiques, ses expressions et ses significations quotidiennes que sur son caractère institutionnel [Neveu, 2011]. Parallèlement, de nombreuses recherches interrogent les expressions spatiales de la citoyenneté, notamment en mettant au cœur de leurs analyses l'espace urbain. David Harvey [2012] souligne dans cette veine à quel point les villes continuent à se trouver au cœur des luttes sociopolitiques en raison des injustices sociospatiales dont elles sont le théâtre.

C'est dans le sillage de ces approches sensibles aux injustices non seulement sociales mais aussi et surtout spatiales que s'inscrit la contribution de *Gülçin Erdi*. Elle propose d'identifier les enjeux sous-jacents à la révolte du parc Gezi à Istanbul suite aux décisions du gouvernement du Parti de la justice et du développement (AKP) de faire de la capitale économique turque un espace d'investissements financiers et immobiliers. Conçue comme un moteur pour la croissance économique du pays, l'urbanisation d'Istanbul a eu en effet pour objectif de transformer la ville en

un temple de la consommation, avec toujours plus de résidences privées, de centres commerciaux, de parcs d'attractions et de gratte-ciel. Quant aux souhaits des habitants, ils sont sacrifiés sur l'autel du néolibéralisme, la ville n'étant perçue que par sa valeur d'échange et non par sa valeur d'usage. Mais la mise en place du projet de réaménagement de la place Taksim en 2013, laquelle prévoyait notamment la destruction du parc Gezi, a changé la donne en faisant naître chez les habitants la volonté de prendre désormais toute leur place dans la conception de la ville. Rejetant l'idée néolibérale selon laquelle la démocratie va de pair avec l'économie de marché, les manifestants se sont mobilisés pour faire valoir une justice spatiale. Cette révolte, soutient Gülçin Erdi, a révélé combien les habitants ont opposé, à une conception passive de la citoyenneté, une citoyenneté urbaine dépassant les représentations institutionnelles de l'expression politique et appelant de ses vœux une démocratie directe et un droit à (faire) la ville.

C'est, pour sa part, à San Francisco – ville financiarisée et globalisée s'il en est à travers le secteur immobilier et l'entrepreneuriat du numérique – que *Florian Opillard* s'est rendu pour observer comment les processus de financiarisation de l'urbain transforment les manières d'habiter la ville ainsi que les stratégies de résistance des habitants. Ces dernières se traduisent en l'occurrence par des tentatives de dégradation de l'image publique des investisseurs financiers et par la production de récits alternatifs de l'histoire de la ville. Ainsi, à partir de liens affectifs, il devient possible de lutter « contre la colonisation des *formes de vie urbaines* par des logiques de subordination [...] au capital financier. Se parler, se toucher, s'aimer, prendre soin, s'organiser, manifester, bloquer, discréditer, dévaloriser et réhabiliter forment alors un tout cohérent pour des communautés citadines-citoyennes dépossédées ».

Parfois, les perdants de la mondialisation économique, qui sont aussi les victimes de politiques publiques discriminantes, doivent conquérir de haute lutte une place et se battre pour trouver un espace de vie, aussi vulnérable soit-il. Les bidonvilles incarnent de façon exemplaire la figure de l'« espace-refuge » pour les acteurs de la mondialisation par le bas. *Jean-Baptiste Daubeuf* montre finement que si les bidonvilles incarnent des espaces refuges, ils ne s'y limitent pas. Lors de son immersion prolongée au sein d'un bidonville situé dans la banlieue d'une métropole française, l'auteur a observé

combien dons et échanges se déclinent sous des formes plurielles et hétérogènes. L'utilitarisme côtoie le marchand et le non-marchand, le désintéressement et la reconnaissance. Mais, loin d'une microsociété fondée sur l'égalité des statuts, la vie au sein du bidonville produit des hiérarchies qui organisent les relations sociales. La capacité à donner, recevoir et rendre est inégalement répartie selon « les familles, les cabanes et les individus ». Le basculement vers le règne d'un petit nombre est donc un risque permanent. La convivialité observée au sein du bidonville est donc bien réelle mais précaire. Le sociologue en conclut que le convivialisme relève ici plus qu'ailleurs « d'une gouvernance collective informelle qui nécessite d'être constamment entretenue, actualisée et réassurée ».

Dans un contexte urbain différent, celui de la ville de Mulhouse, *David Knafou*, qui associe à sa réflexion écrite *Fada Mouzaoui et Marie-Thérèse Lefort*, montre les enjeux sociaux et politiques du projet d'éducation populaire Vita'Rue qu'ils ont aidé à voir le jour. Dix années d'expérience d'une participation active citoyenne visant à créer une dimension conviviale par les actions mises en place par des habitants bénévoles les amènent à affirmer le rôle fondamental joué par la mise en œuvre de certaines pratiques fondées sur l'esprit du don et, de fait, créatrices de lien social : « Sortir des clivages, créer des passerelles, favoriser le travail partenarial, prendre le temps de définir son projet associatif, inscrire l'action comme un moyen et non comme un but. »

Parce que d'une façon générale la ville contemporaine, théâtre d'une avancée inexorable du front urbain, est devenue un territoire mêlant urbain et rural, ville dense et ville diffuse, il est important de comprendre ce qui s'y fabrique d'un vivre ensemble (d'une convivance) inédit. Compte tenu de modes de vie qui articulent plus qu'ils ne les opposent villes et campagnes, quelles sont les formes de convivialité urbaine en train de se faire conjuguant de surcroît le formel et l'informel, le social et le spatial, le politique et le symbolique ? C'est pour répondre à cette question que *Lionel Rougé et Claire Aragau* font le point, dans leur contribution à ce numéro, sur les multiples déclinaisons d'une vie conviviale au sein des espaces publics périurbains. Ils soulignent combien les pratiques commerciales associées au proche, et plus particulièrement celles qui relèvent de l'alimentation, contribuent à l'ouverture d'espaces, à l'instar de ces fermes qui ouvrent leurs portes dans la semaine pour

de la vente directe. Il en est de même de locaux ou d'emplacements mis à la disposition des AMAP⁵ par des municipalités créant ainsi des moments animés et de rencontres pour les membres de l'association, les clients et autres passants curieux. Mais l'ancrage de formes de vie conviviales passe également par le redéploiement de pratiques récréatives et culturelles. Outre les traditionnelles fêtes villageoises, les animations associatives et autres vide-greniers faisant revivre places de village ou près à la lisière du tissu urbain, des églises, des ruines d'un château ou des corps de fermes réhabilitées s'ouvrent progressivement au public pour des concerts ou des expositions. Des galeries d'art s'installent dans des silos à blé et érigent en patrimoine un bâti agricole aux morphologies utilitaires. Dans un autre registre, se développe une offre touristique privilégiant le goût de l'ordinaire ou de la lenteur à contre-courant de la frénésie urbaine. Au final, en concluent les géographes, même si des processus de polarisation sociale de plus en plus forts s'observent au sein des métropoles et même si le périurbain est marqué par des logiques d'entre-soi pavillonnaire, il n'en reste pas moins que les espaces publics concernés ici laissent apparaître une multitude de sous-cultures, une diversification sociale et générationnelle où il est possible de voir, sinon la confirmation, du moins l'amorce d'une convivialité incarnée plus que revendiquée.

Ces propos font écho au texte de *Marcel Hénaff*, en compagnie duquel nous concluons, en hommage à notre ami récemment disparu, cette présentation. Celui-ci souligne combien la qualité d'une ville réside notamment dans la spécificité et la singularité de ses espaces publics. Assurer une véritable qualité publique à la ville contemporaine est un enjeu de taille car *La ville qui vient*, selon le titre même de son ouvrage [Hénaff, 2008], est une ville-archipel faite de réseaux : « Cela constitue sans doute l'aspect majeur de la ville contemporaine au point de poser la question de la disparition possible de la monumentalité et même de la forme urbaine traditionnelle » (p. 114). De ce point de vue, la ville conviviale est sûrement, on l'a vu, une manière de lutter contre l'urbain mondialisé et franchisé, entendons une façon de réhabiliter pleinement une ville aux contours tangibles, à l'identité incarnée dans un bâti unique. Elle vise à faire de la ville-archipel

5. Association pour le maintien d'une agriculture paysanne.

un « archipel de lieux » (p. 220) et non un composé fade et lisse d'espaces numérisés, standardisés et marchandisés. Enjeu majeur car « jamais une image de synthèse n'abolira un corps de chair. Jamais un réseau de relations ne se substituera à la parole que j'adresse à l'être qui m'est le plus proche ». Marcel Hénaff rappelle au final à quel point la convivialité « se joue dans le lieu où je parle une langue, où souvent j'en entends plusieurs, où j'ai mes parcours et mes repères, où j'hérite d'un art de vivre et en découvre d'autres [...]. Chaque citoyen est ce bouquet d'expériences singulières dans le champ de la vie commune. Telle est la niche éco-urbaine des relations partout où la ville a conservé une vie de quartier : en somme, partout où elle est encore une ville, partout où elle reste un lieu habitable et nous donne la certitude qu'elle est bien notre lieu de résidence sur la terre » (p. 218-219).

Libre revue

Plusieurs contributions retenues dans notre libre revue viennent, indirectement, approfondir cette réflexion sur les métamorphoses de la ville. Si son devenir convivial suppose bien une certaine qualité de ses espaces publics et appelle des formes renouvelées de démocratie urbaine, encore faut-il définir quels processus de décision collective peuvent, sans irénisme, approcher les principes du convivialisme. Or, souligne *Alain Caillé*, la revendication d'horizontalité radicale, aujourd'hui dominante, ne tend-elle pas, en fétichisant la « base » dans l'espoir de conjurer l'émergence de tout « *pouvoir sur* », à désarmer le « *pouvoir de* » : le pouvoir d'agir du collectif ? Plutôt que de dénier le pouvoir – et ainsi, paradoxalement, favoriser l'émergence de nouvelles formes de domination –, ne faut-il pas, à l'inverse, aménager autrement son exercice et, en cessant de la diaboliser, de mettre la verticalité au service de l'horizontalité ?

En écho à l'article de Lise Peattie, petite-fille de Robert Park, qui ouvre ce numéro, nous avons souhaité rendre hommage à une autre grande figure, oubliée, de la « première » école de Chicago : Albion Small [1854-1926], qui y créa la toute première chaire de sociologie en 1892. *Guillaume Vallet* aborde cette œuvre pionnière et protéiforme sous un angle original, cher à la *Revue du MAUSS* : celui de l'irrésistible normativité des sciences sociales, plus particulièrement

ici des relations entre l'éthique (notamment protestante) et l'esprit de la sociologie américaine naissante, qui fut tant attachée – en premier lieu dans ce « laboratoire social » qu'incarnait alors Chicago – à explorer la ville moderne pour mieux, dans l'esprit du progressisme américain, la réformer.

Comme le montre *Daniel Cérézuelle*, cette normativité du questionnement sociologique ne relève pas de la préhistoire de la discipline. Se revendiquant d'un empirisme, d'un relativisme ou d'un constructivisme radical, l'œuvre, si stimulante, de Bruno Latour n'est-elle pas, elle aussi, traversée par une profonde inspiration religieuse ? Sans mettre en cause la puissance de la théorie latourienne de l'acteur-réseau, l'auteur souligne combien cette œuvre reconduit, « avec un appareil intellectuel complètement renouvelé et plutôt baroque », certaines des thèses caractéristiques de la théologie catholique technophile, issue notamment de Teilhard de Chardin, et rejoint sous bien des points la théodicée, somme toute apaisée sinon « candide », de Leibniz. D'où chez celui-ci qui fut longtemps, mais trop vite, considéré comme le pape des *Critical Science Studies* puis de notre nouvelle conscience écologique, cet étrange plaidoyer prométhéen et résolument moderne : « À ceux qui se sont incarnés dans le monde créé au point de le transformer de fond en comble, il faut une bien autre leçon que “décroissez et diminuez !” Puisqu'il n'y a pas de “nature” à protéger, mais qu'il y a une Création à continuer, alors nous pouvons reprendre au dogme de l'Incarnation cette leçon fondamentale que là où a été le péché, là aussi est la Rédemption. [...] La Création peut être reprise, aimée, rachetée, elle ne peut pas être interrompue. Aussi étrange que cela sonne, il faut *aimer* les sciences, les techniques, les marchés, bref, l'artificiel d'une Terre dont il faut apprendre à renouveler la face. Prométhée nous sommes, Prométhée nous devons continuer à être, mais cette fois-ci, “faits à l'image de Dieu”. »

Ce numéro, déjà fort riche, s'achève par un entretien inédit accordé en janvier 2016, deux mois avant sa disparition, par le grand psychanalyste français *François Roustang* au psychologue et, comme lui, hypnothérapeute, *Stéphane Breton*. Revenant sur les nombreux thèmes – religion comprise – que sa réflexion et sa pratique thérapeutique ont rencontrés, mais aussi, sans complaisance, sur son parcours intellectuel si singulier, ce texte peut être lu comme un testament et une invitation à redécouvrir cette œuvre résolument libre et ouverte.

Références bibliographiques

- BAUMAN Zygmunt, 1999, *Le Coût humain de la mondialisation*, Hachette, Paris.
- CHAOY Françoise, 1994, « La mort de la ville et le règne de l'urbain », in DETHIER Jean, GUIHEUX Alain (dir.), *La Ville : art et architecture en Europe, 1873-1993*, Centre G. Pompidou, Paris, p. 26-35.
- DUBOIS-TAINE Geneviève, CHALAS Yves (dir.), 1997, *La Ville émergente*, éd. de l'Aube, La Tour-d'Aigues.
- ECO Umberto, 1965, *L'Œuvre ouverte*, Seuil, Paris.
- FIXOT Anne-Marie, 2014, « Vers une ville convivialiste. Introduction de la maîtrise d'usage », *Revue du MAUSS semestrielle*, n° 43, p. 154-168.
- HARVEY David, 2012, *Rebel Cities*, Verso, Londres.
- HÉNAFF Marcel, 2008, *La ville qui vient*, L'Herne, Paris.
- LEFEBVRE Henri, 1974, *La Production de l'espace*, Anthropos, Paris.
- 1970, *La Révolution urbaine*, Gallimard, Paris.
- 1968, *Le Droit à la ville*, Anthropos, Paris.
- MARIÉ Michel, 1989, *Les Terres et les Mots*, Méridiens-Klincksieck, Paris.
- NEVEU Catherine et al., 2011, « Introduction : Questioning Citizenship/Questions de citoyenneté », *Citizenship Studies*, vol. 15, n° 8, p. 945-964.
- REVUE DU MAUSS SEMESTRIELLE, 2014, « Du convivialisme comme volonté et comme espérance », n° 43.
- ROSA Hartmut, 2012, *Accélération et Aliénation. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, La Découverte, Paris.
- SANSOT Pierre, 2004, *Poétique de la ville*, Payot & Rivages, Paris.
- SASSEN Saskia, 1996, *La Ville globale. New York, Londres, Tokyo*, Descartes & Cie, Paris.
- STÉBÉ Jean-Marc, 2011, *Qu'est-ce qu'une utopie ?*, Vrin, Paris.
- URRY J., 2000, *Sociology beyond Societies*, Routledge, Londres.

Résumés & abstracts

- **Lisa Peattie** *Villes conviviales*

Partant de la notion de « convivialité » exprimée par Ivan Illich, l'anthropologue américaine Lisa Peattie la généralise à tous les groupes d'habitants qui transforment un lieu en un cadre actif propices à de nouveaux rituels d'une sociabilité joyeuse non dépourvue de tensions. Tout lieu investi par des habitants dans un but partagé devient convivial et engendre à son tour de la convivialité, c'est-à-dire du commun.

- *Convivial Cities*

In this text, Lisa Peattie, an American anthropologist, generalizes the Ivan Illich's notion of "conviviality" to all groups of inhabitants who transform a place into an active setting conducive to new rituals of joyful sociability not without tensions. Any place invested by inhabitants for a shared purpose becomes convivial and in turn generates conviviality, i. e. the common.

- **Thierry Paquot** *Lisa Peattie et la ville conviviale*

Cette notice biographique présente l'anthropologue américaine Lisa Peattie, dont l'œuvre est inédite en France, et indique l'éventail de ses préoccupations tant académiques que militantes. Cet article est le premier qui use de l'expression « ville conviviale » : Lisa Peattie s'efforce d'en dessiner les contours et de nous inviter à la créer.

- *Lisa Peattie and the Convivial City*

This biographical note introduces the American anthropologist Lisa Peattie, whose work is unpublished in France, and indicates the range of her academic and activist concerns. This article is the first to use the expression "convivial city:" Lisa Peattie tries to draw its outlines and invite us to create it.

• **Silvia Grünig Iribarren** *Ivan Illich et la ville conviviale*

« Le XXI^e siècle sera le siècle des villes », nous dit-on. L'urbanisation totalisante est une contrainte d'ordre économique-financier qui nous est présentée par les décideurs comme un phénomène inévitable. Pour agir contre ces consignes systémiques et homogénéisantes, la pensée d'Ivan Illich (1926-2002) est fondamentale. Elle nous donne des clés pour saisir les conditions de la convivialité des lieux habités. La convivialité de la ville ne se décrète pas au moyen d'un plan stratégique, d'une image de marque ou d'un budget spécifique. Elle est à saisir dans une atmosphère qui favorise la maîtrise de nos moyens de vie, la reprise de parole, la rencontre avec l'autre et la variété vernaculaire. Elle permet aussi le recouvrement des communaux (*commons*), tant du sens commun que des espaces physiques et symboliques de la vie communautaire.

• *Ivan Illich and the Convivial City*

They say : “The 21st century will be the century of cities.” Totalizing urbanization is an economic and financial constraint that is presented to us by decision-makers as an inevitable phenomenon. To act against these systemic and homogenizing instructions, Ivan Illich's (1926-2002) thought is fundamental. It gives us keys to understand the conditions of the conviviality of inhabited places. The conviviality of the city cannot be decreed by means of a strategic plan, a brand image or a specific budget. It is to be captured in an atmosphere that favours the control of our means of life, the resumption of speech, the encounter with the other and the vernacular variety. It also allows recovering the commons, both of the common sense and of the physical and symbolic spaces of community life.

• **Marcel Hénaff** *La ville qui vient : redécouvrir l'espace commun*

En hommage à Marcel Hénaff (1942-2018), l'ami et collègue récemment disparu, la *Revue du Mauss* publie pour son numéro sur la ville conviviale un extrait de son ouvrage *La ville qui vient* (2018). Dans ce passage, l'auteur souligne combien la qualité d'une ville réside dans la spécificité et la singularité de ses espaces publics. Assurer une véritable qualité publique à la ville contemporaine est un enjeu de taille car *La ville qui vient* est une ville-archipel faite de réseaux, au point de poser la question de la disparition possible de la monumentalité et même de la forme urbaine traditionnelle.

• *The Coming City: Rediscovering The Common Space*

In homage to Marcel Hénaff (1942-2018), our deceased friend and colleague, the *Revue du Mauss* publishes an extract from his book *La ville qui vient* (2018) in this issue on the convivial city. In this passage, the author underlines how much the quality of a city lies in the specificity and singularity of its

public spaces. Ensuring a real public quality to the contemporary city is a major challenge because *The Coming City* is an archipelago city made up of networks, to the point of raising the question of the possible disappearance of monumentality and even of the traditional urban form.

• **Élisabeth Dau** *L'expérience municipaliste. Un autre possible politique depuis les villes et les villages*

Les villes et les villages constituent un échelon propice à la réinvention d'une « démocratie du proche ». L'ampleur de la crise systémique et mondialisée de cette dernière décennie a conduit à une convergence et une reterritorialisation des luttes à l'échelle municipale, contribuant à ce que les places puis l'espace public redeviennent des espaces politiques. Le municipalisme traduit ce processus de réappropriation du politique à travers des formes renouvelées de mobilisation, d'engagement politique, d'éthique et de radicalité démocratique. Prendre soin de la décision publique, du jardin démocratique, de notre relation à l'autre autant qu'à la nature opère des transformations profondes qui touchent à la racine de notre vivre ensemble. Il s'en dessine un horizon, un autre possible politique.

• *The Municipalist Experience. Another Possible Policy from Cities and Villages*

The proximity scale of villages and cities contributes to reinvent democracy. The huge systemic and global crisis we met during the last decade, led to a convergence and re-localisation of struggles at the municipal level, in such a way that places and public space (re-)became political spaces. Municipalism traduces this political reappropriation process through renewed forms of mobilization, political engagement, ethics and democratic radicality. To take care of public decision, democratic garden, relation to other people and to nature, is operating deep transformations of the root of our way of living together. It draws an horizon, another political option.

• **Joelle Zask** *La cité contre la ville*

Quand on cherche à « refaire la cité », à recréer une communauté, à faire des choses ensemble, c'est l'image de la ville qui apparaît au premier plan. Pourtant, non seulement la communauté, au sens de gouvernement commun d'espaces communs et de questions communes, a été historiquement ancrée dans la localité rurale (le pays) bien plus qu'elle n'a été le propre de la condition urbaine (ce dont de nombreux théoriciens, depuis Tönnies, se sont alarmés), mais, en outre, la ville peut être comprise comme un dispositif moral et matériel anti-cité. Ce sont ces tensions que j'examine dans cet article : la cité contre la ville.

• *The City against the Town*

When we try to “rebuild the city,” to recreate a community, to do things together, it is the image of the town that appears in the foreground. However, not only has the community, in the sense of a common government of common spaces and common issues, historically been rooted in the rural locality (the country) much more than it has been in the urban condition (which many theorists, since Tönnies, have been alarmed about), but, in addition, the town can be understood as a moral and material anti-city device. It is these tensions that I examine in this article: the city against the town.

• *Maurice Wintz La nature en ville : une réconciliation en trompe l'œil*

Les initiatives pour réintroduire la nature en ville fleurissent à différentes échelles (politique, citoyenne) et sous différentes optiques (alimentation, biodiversité). Cette évolution symbolise-t-elle une réconciliation plus globale entre notre société et la nature ? Cet article tente de montrer la complexité des diverses formes d'interactions entre ville et nature, en ce sens que cette question ne peut se penser en dehors des dépendances et des effets de la ville sur la nature proche et lointaine. Sur fond du modèle capitaliste mondialisé, la nature est finalement vouée à être mobilisée, contrôlée et exhibée à des fins sociales, pour imposer ou critiquer le modèle dominant. Tout en gardant sa dynamique propre, qui échappe au contrôle humain, y compris jusque dans la ville.

• *Nature in the City: A Trompe-l'œil Reconciliation*

Initiatives to reintroduce nature in cities are flourishing at different scales (political, citizen) and from different perspectives (food, biodiversity). Does this evolution symbolize a more global reconciliation between our society and nature? This article attempts to show the complexity of the various forms of interaction between city and nature, in the sense that this question cannot be considered outside the dependencies and effects of the city on nature near and far. In the frame of of the globalized capitalist model, nature is ultimately destined to be mobilized, controlled and exhibited for social purposes, to impose or criticize the dominant model. While keeping its own dynamic, which escapes human control, including in the city.

• *Anne-Sophie Boisgallais Manger autrement, signe des temps ? Les villes reprennent la main*

Les villes se sont constituées autour de l'échange alimentaire mais, au fil des siècles, la mondialisation des flux a progressivement éloigné les espaces de production des lieux de consommation. Après un rapide historique du lien

entre ville et alimentation, les limites du modèle actuel sont explicitées, tant en matière de santé, d'équité que de convivialité et d'écologie. L'actuel mouvement de relocalisation des filières alimentaires autour des villes redonne la main aux centres urbains qui mettent en place des projets alimentaires territoriaux et inventent une nouvelle gouvernance multi-acteurs, comme on peut le voir en Normandie, à Caen, Rouen et Le Havre. Ce mouvement mondial demeure sans grandes conséquences économiquement mais très marqué dans ses revendications culturelles et sociales.

• *Eating Differently, a Sign of the Times. Taking Back Control by Cities*

Cities were established around the food exchange but over the centuries, the globalization of flows has progressively disconnected production spaces away from places of consumption. After a brief history of the link between city and food, the limits of the current model are explained, both in terms of health, equity and conviviality and ecology. The current move to relocate food chains around cities is giving new life to metropolis that are setting up territorial food projects and innovating a new multi-stakeholder governance, as can be seen in Normandy, Caen, Rouen and Le Havre. This global movement remains little economic impact but emphasizes cultural and social demands.

• *Nadège Noisette Un plan alimentaire durable pour la ville de Rennes*

L'auteur, adjointe au maire à Rennes chargée des « approvisionnements », délégation traditionnellement perçue comme technique et financière, a investi sa fonction afin de rendre possible une alimentation saine dans la restauration collective publique mais aussi de participer à la mutation agricole et écologique. Cet article décrit comment, en favorisant en chaîne des pratiques centrées sur une agro-écologie peu polluante, les contraintes et les évaluations qu'elle met en place se convertissent en bénéfice pour chaque acteur impliqué et créent un cycle vertueux de relations entre producteurs et consommateurs, fondé sur des rapports de confiance alimentaire.

• *A Sustainable Food Plan for the City of Rennes (France)*

The author, deputy mayor in charge of “supplies” in Rennes, a delegation traditionally perceived as technical and financial, has taken up her position in order to make healthy food possible in public catering but also to participate in agricultural and ecological change. This article describes how, by promoting a chain of practices centred on low-polluting agro-ecology, the constraints and assessments it puts in place are converted into benefits for each actor involved and create a virtuous cycle of relations between producers and consumers, based on relationships of food confidence.

• **Hervé Marchal** *Le verre est dans la ville. Digression sur un matériau moins convivialiste qu'on ne le croit*

Dans une veine simmélienne, l'article souligne l'importance du sens de la vue en milieu urbain et, par extension, interroge un matériau banalisé dans la ville contemporaine : le verre. C'est que le verre n'est pas neutre et peut même s'avérer anticonvivialiste dans la mesure où il a notamment la particularité de dépouiller l'autre à la fois de son humanité et de sa singularité. Ne sommes-nous pas alors dans une société urbaine où le verre médiatise notre relation à l'autre au point de ne plus être en contact avec lui de façon immédiate ? Dans une société urbaine où l'immédiat relationnel est défait face à ce média froid et glabre qu'est le verre ? Il faut dire que le verre ne laisse pas de traces, il est sans aspérités, d'une sobriété imperturbable. Il sacralise d'un côté pour mieux profaner de l'autre. Il a l'antivertu de rendre invisibles nombre de murs (politiques, juridiques, raciaux...) pourtant bien réels.

• *The Glass is in the City. Digression on an Anti-Convivialist Material*

Based on Simmel's reflections, the article underlines the importance of one of our five senses, sight, in an urban environment and, by extension, questions a material that is commonplace in contemporary cities: glass. Glass is not neutral and can even be anti-convivialist insofar as it has the particularity of depriving others of both their humanity and their singularity. Are we not then in an urban society where glass mediates our relationship with others to the point of no longer being in direct contact with them? Glass leaves no traces, it is smooth. It sacralizes on one side to profane better on the other. It makes many walls (political, legal, racial...) invisible, yet very real.

• **Thibaut Besozzi** *La ville non conviviale ? Le convivialisme à l'épreuve de la marginalité urbaine*

À partir d'une approche ethnographique de l'espace public urbain, cet article montre aussi bien la nécessité que les limites du convivialisme en ville. En se concentrant sur des citoyens diversement marginalisés (personnes âgées précarisées, sans-domicile, graphes...), le propos souligne les rapports sociaux de domination, de stigmatisation et de normalisation qui régissent aujourd'hui la gestion de l'espace public urbain. Loin de la ville conviviale, au sens défini par les convivialistes, la production de la ville contemporaine est toujours traversée par des processus de sécurisation et de marchandisation qui remettent en question le droit à la ville, et ce, d'autant plus fortement qu'on s'intéresse aux citoyens les plus démunis.

• *Conviviality and Urban Marginality*

Based on an ethnographic approach of the public space, this article aims to highlight both the necessity and limits of convivialism in town. Focusing

on diversely marginalised urban dwellers (unstable elderly persons, homeless, graffiti artist, etc.), the study underlines several social relations of domination, stigmatisation and normalisation which governs public space management. Far from the convivial city, respective to convivialists definition, the contemporary city's production is always subject to securitisation and commodification processes. In this regard, the "right to the city" is called into question.

• **Jocelyn Lachance et Yann Bruna** *De la convivialité dans la ville à l'ère du numérique*

Les échanges communicationnels *via* les plateformes de messagerie instantanée, la commande de services collaboratifs ou les jeux en réalité augmentée apparaissent de plus en plus familiers pour de jeunes citoyens peinant à se passer de cette nouvelle offre de service susceptible d'« augmenter » leur expérience de la ville. Dans ce contexte se dresse alors une frontière invisible entre les connectés et les non-connectés, entre les « experts » et les « profanes », les uns et les autres forgeant des définitions de la convivialité qui s'appuient sur des contextes différents d'interprétation.

• *Conviviality in the City to the Digital Age*

Communication exchanges through instant messaging platforms, combined with the growing use of collaborative services and augmented-reality geocaching games, appear to be more and more familiar to teen citizens who struggle today to do without this new service offering, likely "augmenting" their experiences of urban spaces surrounding them. Thus, new invisible boundaries are emerging between connected and non-connected people, "experts" and "profanes," each other getting their own definition of conviviality relying on different contexts or interpretation.

• **Julien Aimé** *La communication des projets urbains ou la négation de la ville conviviale*

Le présent article s'intéresse au discours standardisé sur la ville véhiculé par la communication publique relative aux nouveaux quartiers « en train de se faire ». C'est à partir d'une analyse structurale d'images numériques et d'entretiens réalisés dans le cadre de quartiers en cours de construction dans des métropoles régionales de l'est de la France que nous avons pu mettre au jour la difficulté des concepteurs à éviter le recours à des modèles urbanistiques analogues. Les bâtiments, espaces publics et projets urbains virtuels, modélisés en 3D, circulent en effet dans l'espace physique et se présentent comme « prêts-à-habiter ». Pourtant, ces espaces idéaux sont aseptisés, lissés et, partant, très éloignés de ce qui fait la convivialité de la vie urbaine.

• *Urban Projects Communication or the Negation of the Convivialist City*

This article focuses on the standardized discourse on the city conveyed by public communication about new neighbourhoods. Based on structural analysis of digital images and interviews carried out in the context of neighbourhoods under construction in regional metropolises in eastern France, this paper identifies the difficulty of designers in avoiding the use of similar urban models. Buildings, public spaces and virtual urban projects, modelled in 3D, circulate in the physical space and are presented as “ready-to-live.” However, these ideal spaces are sanitized, smoothed and very far from what makes urban life so convivial.

• *Xavier Le Coutour La décision urbaine à l'épreuve de la démocratie*

La construction de la ville requiert, de la part de l'élu, la prise en compte simultanée des trois échelles que sont le territoire, l'espace public et le bâtiment. Sur ces trois dimensions, viennent interagir, dans un ordre souvent dispersé, la maîtrise d'ouvrage qui décide, la maîtrise d'œuvre qui exécute et, de plus en plus souvent, la maîtrise d'usage, c'est-à-dire la population, dont les objectifs comme les modalités d'action sont très variés et parfois confus. Cette complexité, riche d'enjeux et de conflits, est au cœur de la décision. Nous proposons, à partir d'une expérience personnelle, certains principes d'action politique susceptibles de préserver la pratique démocratique dans un environnement qui lui est souvent hostile.

• *Urban Decision-Making as a Test of Democracy*

To build the city, elected officials must take into account the simultaneous consideration of the three scales: territory, public space and building. On these three dimensions, the contracting authority that decides, the project manager that executes and, more and more often, the user management, i.e. the population, whose objectives as well as the modalities of action are very varied and sometimes confusing, interact in an often dispersed order. This complexity rich in stakes and conflicts is at the heart of urban decision. On the basis of personal experience, this article proposes certain principles of political action likely to preserve democratic practice in an environment that is often hostile to it.

• *Matthieu Gateau et Hervé Marchal Les zones pavillonnaires donnent-elles à voir des formes de convivialité ?*

Dans les ensembles pavillonnaires, la sociabilité est souvent appréhendée à travers le minimalisme social et l'individualisme. À rebours de cette

conception, en s'appuyant sur différentes recherches menées dans les régions Bourgogne-Franche-Comté et Grand-Est, cet article montre que la vie pavillonnaire peut donner lieu à une véritable convivialité construite sur des relations sociales denses et sensibles. À partir de différentes initiatives habitantes telles que l'autoconstruction partielle, la mise en place de jardins partagés ou la construction d'une mémoire locale collective, il s'agit en définitive de souligner que la sociabilité et la convivialité contribuent au bien vivre et à la sortie de l'indifférence en unifiant les habitants, en créant une identité de lieu et un sentiment d'appartenance.

• *Do Residential Areas Show Forms of Conviviality?*

In suburban complexes, sociability is often understood through social minimalism and individualism. In reverse of this vision, based on various research in Burgundy-Franche-Comté and Grand Est of France, this article shows that residential life can give rise to a real conviviality built on dense and sensitive social relationships. Starting from different residential initiatives such as partial self-building, the setting up of shared gardens or the construction of a collective local memory, it is ultimately a matter of emphasizing that sociability and conviviality contribute to the well-being of life and to the exit from indifference by unifying the inhabitants, creating an identity of place and a feeling of belonging.

• *Jean-François Léger Il n'y a déjà plus de titis à Paris, mais reste-t-il encore des gones à Lyon ?*

Paris et les principales métropoles régionales françaises ne sont pas seulement le théâtre d'une concentration des populations au plus fort capital social, économique et culturel. On y observe également une proportion particulièrement élevée de jeunes adultes et de ménages de petite taille qui se renouvellent à un rythme assez rapide au sein du parc de logements. L'hypercentre de ces très grandes villes est en effet caractérisé par la prépondérance des logements collectifs de moins de quatre pièces et le prix élevé voire prohibitif des logements familiaux. De ce fait, ces espaces urbains ne permettent guère aux différents cycles de la vie de s'y succéder et rendent difficile l'ancrage résidentiel des populations. Cette situation est bien connue à Paris où le titi a depuis longtemps disparu. Au cœur de la métropole de Lyon, le gone est lui aussi menacé. C'est dorénavant à la périphérie qu'il se concentre. Et si c'était précisément là que se trouvait dorénavant l'identité des métropoles ?

• *There are No More "Titis" in Paris, but are There Any More "Gones" in Lyon (France)?*

Paris and the main French regional metropolises are not only the scene of a concentration of populations with the highest social, economic and cultural

capital. There is also a particularly high percentage of young adults and small households who renew themselves at a fairly rapid pace within the housing stock. In the hyper-center of these very large cities, it is characterized by the preponderance of collective housing of less than four rooms and the high price of family housing. As a result, these urban spaces make it difficult for the various life cycles to succeed each other and for residents to stay there for a long time. This situation is well known in Paris where the *Titi* has long since disappeared. In the center of the metropolis of Lyon, the *Gone* is also threatened. But he is still very present on the periphery.

• **Rolande Beurthey et Laurence Costes** *Vers une ville plus « convivialiste » : la voie de l'habitat participatif ?*

L'habitat dit « participatif » repose sur une démarche citoyenne de « faire ensemble » et un socle de valeurs partagées. Les habitants y affirment une volonté d'intervenir dans la conception de l'habitat et la production de leur cadre de vie. Articulant le « chez soi » et le « commun », il apparaît comme une ouverture potentielle pour lutter contre l'isolement de populations fragilisées. Cet article interroge les capacités et les limites de ces opérations d'habitat participatif à ouvrir la voie vers une ville plus « convivialiste », coconstruite avec ses habitants. Il suggère que, sous réserve de neutraliser le risque de repli entre pairs, l'habitat participatif peut se présenter comme une avancée dans la participation des habitants à « faire la ville ».

• **Towards a More "Convivial" City: the Path of Cohousing?**

The so-called "cohousing" is based on a citizen approach of "doing together" and a set of shared values. The inhabitants affirm a desire in the design of the housing and the production of their living environment. Articulating "home" and "common," it appears as a potential opening to fight against the isolation of vulnerable populations. This article questions the capabilities and limits of these participatory housing operations to pave the way towards a more "convivial" city, co-built with its inhabitants. He suggests that, subject to neutralizing the risk of falling back among peers, it can be seen as a breakthrough in people's participation in "making the city".

• **Guillaume Lebon** *Observations des usages et nouveaux usages des bancs publics : comment redonner toute sa place au vivre ensemble dans les centres villes ? L'exemple de la ville de Caen*

Le banc public a toujours fait partie de notre paysage. Que cela soit pour patienter ou se reposer, que nous soyons jeunes, âgés, handicapés ou à mobilité ponctuellement réduite, nous avons tous pu bénéficier de sa présence. Cependant, cette assise change, au même rythme que nos villes, et il paraît à

présent pertinent de nous attarder sur son évolution. Que peuvent nous dire les bancs sur nos villes et, même, sur nos nouveaux usages ? Cet article, conçu à partir d'observations directes, peut déjà nous donner quelques pistes de réflexions.

• *On the Uses and New Uses of Public Benches: How to Restore the Full Place of Living Together in City Centres? The Example of Caen, Normandy (France)*

The public bench has always been part of our landscape. Whether it is to wait, to rest, whether we are young, old, disabled or with reduced mobility, we have all benefited from his presence. However, this seat changes, at the same pace of our cities, and it now seems appropriate to dwell on its evolution. What can the benches tell us about our cities and even about our new uses? This article, based on direct observations, can already give us some issues for reflection.

• *Ahmed Yacine Smair et Malika Kacemi La vie dans un grand ensemble d'habitat social à Alger, ou une convivialité spatialement marquée*

L'analyse de la ville sous le prisme du convivialisme ne peut s'affranchir, aujourd'hui, de l'étude des grands ensembles d'habitat social qui représentent, de fait, une composante majeure des villes modernes. Le rapport à l'espace vécu que sous-tend une telle analyse nous intéresse d'autant plus, ici, que nous étudions des grands ensembles modernes, hérités d'une colonisation et où la dimension discriminante a été inscrite dans le bâti. À partir d'entretiens et d'observations, nous esquissons les contours d'un convivialisme intimement lié à la réappropriation de l'espace et à la multiplication des représentations et des modes d'habiter. L'article conclut sur les stratégies pertinentes à adopter au regard d'une territorialisation à plusieurs échelles des grands ensembles.

• *Life in a Large Social Housing Complex in Algiers or a Spatially Marked Conviviality*

Today, analyzing the city in the light of convivialism can't exclude the study of large social housing estates which are a major component of modern cities. The relationship to the lived space underlined by such analysis is of special interest to us as our study focuses on large housing estates inherited from a colonial era and that were characterized by social discrimination. Through interviews and observations, we sketch the outlines of a convivialism closely tied to the reappropriation of space and to the multiplication of representations and ways of living. The article concludes with the appropriate strategies in regard to the multi-scale territorialization of housing estates.

• **Gülçin Erdi** *L'occupation du parc Gezi à Istanbul : un soulèvement pour un « droit à la ville conviviale » ?*

En 2013, la Turquie a connu durant un mois une mobilisation sociale sans précédent dont le point de départ était de protéger un parc public menacé de destruction au profit d'un centre commercial. D'Istanbul, cette mobilisation s'est répandue à d'autres villes, risquant de renverser le gouvernement. L'article analyse cette période de révolte au prisme de l'espace public, de la citoyenneté urbaine et de la résistance urbaine comme acte politique. Il montre que ce mouvement était le résultat, selon les manifestants, d'« une indignation face à la démesure et à la corruption » du gouvernement de l'AKP. Les revendications portaient sur la possibilité que la ville puisse être pensée, aménagée et appropriée en premier lieu par ceux qui l'habitent plutôt que par ceux qui la possèdent financièrement.

• *The Occupation of Gezi Park in Istanbul: an uprising for a "Right to a Convivial City"?*

In 2013, Turkey experienced an unprecedented month of social mobilization, starting with the protection of a public park threatened with destruction in favour of a shopping centre. From Istanbul, this mobilization spread to other cities, risking to overthrow the government. The article analyses this period of revolt through the prism of public space, urban citizenship and urban resistance as a political practice. It shows that this movement was the result, according to the demonstrators, of "indignation at the outrageousness and corruption" of the AKP government. The claims related to the possibility that the city could be thought of, developed and appropriated in the first place by those who live in it rather than by those who own it financially.

• **Florian Opillard** *Dans la ville financiarisée, une convivialité impossible ? Réflexions à partir de l'étude de l'action collective pour le logement à San Francisco*

Les transformations des politiques urbaines en relation avec l'économie financiarisée se traduisent concrètement dans la construction des subjectivités citadines. Celles-ci sont alors prises dans des logiques de rentabilité de tous les aspects de la vie urbaine. En rapport avec ces transformations, l'étude s'est ici concentrée sur la structuration de « collectifs militants » dans la ville de San Francisco, qui luttent contre les expulsions locatives et la transformation de la ville par l'industrie du numérique. Ces collectifs, bien qu'ils soient des solutions précaires et éparses, représentent des tentatives de reconstruction de liens affectifs contre les destructions créatrices des politiques néolibérales.

• *In the Financialized City, an Impossible Conviviality? Reflections Based on the Study of Collective Action for Housing in San Francisco*

The transformations of urban policies in relation to the financialized economy are concretely reflected in the construction of urban subjectivities. These are then taken into account in the profitability logic of all aspects of urban life. In connection with these transformations, the study focused here on the structuring of “militant collectives” in the city of San Francisco, which are fighting against rental evictions and the transformation of the city by the digital industry. These collectives, although they are precarious and scattered solutions, represent attempts to rebuild emotional ties against the creative destruction of neoliberal policies.

• *Jean-Baptiste Daubeuf Quand la solidarité devient marchandise : s'imposer par le don au sein des bidonvilles*

Selon les chiffres de l'État, 16 090 personnes séjournaient dans 497 bidonvilles en octobre 2018. Ces données, bien qu'elles permettent de donner un reflet quantitatif de la situation, masque toutefois l'hétérogénéité des conditions de vie. Certains lieux sont confrontés à des interactions tendues voire violentes avec les institutions, la population ou entre habitants. D'autres, au contraire, connaissent des relations beaucoup plus apaisées et conviviales. Les politiques institutionnelles peuvent expliquer ces différences, les formes de solidarité avec l'extérieur également, autant que les modalités d'échange entre habitants. C'est sur ce dernier point que cet article revient en se fondant sur une enquête ethnographique menée entre 2014 et 2016 au sein d'un bidonville de l'est de la France.

• *When Solidarity Becomes a Commodity: Imposing itself by Giving in the Slums*

According to french state datas, 16,090 people were living in 497 slums in October 2018. Although these data provide a quantitative picture of the situation, they mask the heterogeneity of living conditions. Some places are confronted with tense or even violent interactions with institutions, the population or between inhabitants. On the other hand others have much more peaceful and friendly relationships. Institutional policies can explain these differences, as well as forms of solidarity with the outside world, as well as the modalities of exchange between inhabitants. It is on this last point that this article returns on the basis of an ethnographic survey conducted between 2014 and 2016 in a slum in eastern France.

• **David Knafou, Fada Mouzaoui et Marie-Thérèse Lefort** *Pour une ville conviviale: le projet Vita'Rue*

Entre 2008 et 2018, un collectif de bénévoles a entrepris de développer un projet d'animation sociale à Mulhouse. Le projet baptisé Vita'Rue a mobilisé des centaines de bénévoles et accueilli des milliers de Mulhousiens. Il a permis d'expérimenter la création de liens sociaux grâce à une approche centrée sur le don et sur la convivialité. Cet article décrit la méthodologie développée par ce collectif de bénévoles : comment rendre une ville plus conviviale ? Quels sont les leviers de la mobilisation citoyenne ? Comment favoriser la participation et l'implication des habitants au mieux vivre-ensemble ? C'est en cherchant à décloisonner des univers parfois trop enclavés, en fédérant des acteurs issus d'horizons divers, en questionnant sans relâche le sens de son projet associatif qu'il a pu créer une dynamique conviviale devenue modèle à Mulhouse.

• *For a Welcoming City: Vita'Rue Project*

Between 2008 and 2018, an all-volunteer collective of citizens undertook a project based on sociocultural activities. The project, called "Vita'Rue," mobilised hundreds of volunteers and hosted thousands of people. It allowed the group to experiment with community building through an approach based on giving and reciprocity and on conviviality. This article sheds a light on the methodology developed by the organization: how to create a more convivial city? What drives citizen involvement? How do we encourage citizen participation and commitment to peaceful co-existence? It is by seeking to break down barriers between sometimes deeply divided worlds, by uniting actors from different backgrounds, by repeatedly examining and re-examining the meaning of the project that this citizens collective was able to create in Mulhouse.

• **Lionel Rougé et Claire Aragau** *Appropriations, partages et fabrications de l'espace public. Vers un périurbain plus convialiste ?*

L'appréhension de l'objet « espace public » dans le périurbain est longtemps restée prisonnière de la lecture du pavillonnaire individualiste, recroquevillé dans ses formes et ses modes d'habiter. « Rues », « impasses » et « raquettes » donnent pourtant vie à ces espaces en cours de recomposition par le renouvellement des générations et la transformation du modèle familial. D'autres espaces de publicisation formalisent des apprentissages d'une vie « communale » plus composite qu'en apparence. À côté des univers de l'« entre soi », des citoyens posent de manière plus ou moins contrainte, parfois militante aussi, les principes d'une convivialité incarnée plus que revendiquée. Par la diversification de leurs appropriations, les espaces publics du périurbain jouent un rôle d'arène politique, prenant ancrage dans des contextes locaux tout en rejoignant des débats nationaux.

• *Appropriation, Sharing and Production of Public Space. Towards a More User-Friendly Peri-Urban Area?*

The apprehension of the “public space” object in the periurban areas has long been trapped in a reading of the single-family houses leading to an individualistic lifestyle. “Streets,” “dead ends,” however, give life to these spaces, which are being recomposed by a generational renewal and the transformation of the family model. Other public spaces formalize the learning of a “communal/municipal” life that is more composite than it seems. Alongside the universes of the social grouping, citizens propose in a more or less constrained way, sometimes militant too, the principles of a conviviality embodied more than claimed. By diversifying their appropriation, periurban public spaces play a political role, taking root in local contexts while joining national debates.

• *Alain Caillé Horizontalité/verticalité*

Où l'on s'interroge sur les limites du désir d'horizontalité radicale, si caractéristique du politique aujourd'hui. Autodestructeur, il condamne à l'impuissance. Il nous faut donc sortir de la dénégation du pouvoir pour mieux commencer à aménager son exercice en mettant la verticalité au service de l'horizontalité.

• *Horizontality/Verticality*

Where we question the limits of the desire for radical horizontality, so characteristic of politics today. Self-destructive, it condemns to impotence. We must therefore move beyond the denial of power to better begin to adjust its exercise by putting verticality at the service of horizontality.

• *Guillaume Vallet L'éthique dans l'acte de recherche en sciences sociales : les apports de la pensée négligée d'Albion W. Small*

Albion W. Small est un sociologue majeur du tournant du XIX^e siècle. Fondateur du premier département mondial de sociologie à Chicago en 1892 et de l'*American Journal of Sociology* en 1895, ses réflexions furent constitutives des bases de la « première école de Chicago ». Cet article vise à mettre en avant en quoi sa pensée est toujours heuristique, alors qu'elle a été laissée de côté dans la tradition sociologique. Dans cette perspective, essentiellement à partir d'un travail personnel sur les archives de l'auteur, nous insistons plus spécifiquement sur son rapport à la place, au statut et au rôle de l'éthique dans l'acte de recherche en sciences sociales. Sa posture demeure d'actualité sur cette question, notamment pour permettre de penser la coopération entre les sciences sociales.

• *Ethics in the Practice of Social Science Research: On Albion W. Small's Neglected Contribution*

Albion W. Small is a major sociologist of the turn of the nineteenth century. Founder of the first world department of sociology in Chicago in 1892 and of the *American Journal of Sociology* in 1895, his studies formed the basis of the "First Chicago School." This article aims to highlight how his sociology is always heuristic, whereas it has been left out in the sociological tradition. In this perspective, essentially based on a personal work on the author's archives, we focus more specifically on his relationship to the place, status and role of ethics in the practice of social science research. His position on this issue remains topical, in particular to make it possible to think about cooperation between the social sciences.

• *Stéphane Breton Entretien avec François Roustang. Hypnose, vide et sensorialité*

Dans le cadre d'un entretien donné quelques mois avant sa disparition, François Roustang nous livre quelques-unes de ses principales intuitions cliniques et théoriques sur l'hypnose, son rapport à la psychanalyse et dévoile sans tiédeur quelques pans de sa vie personnelle et intellectuelle. Il porte ainsi un regard franc et intime sur ce qui l'anime, le touche et participe de sa singularité d'homme engagé et de thérapeute hors du commun.

• *Interview with François Roustang. Hypnosis, Emptiness and Sensory*

In an interview given a few months before his death, François Roustang (1923-2016) gives us some of his main clinical and theoretical intuitions on hypnosis, his relationship to psychoanalysis and reveals some aspects of his personal and intellectual life. He thus has a frank and intimate look at what animates him, touches him and participates in his uniqueness as a committed man and an extraordinary therapist.

• *Daniel Cérézuelle Une nouvelle théodicée ? Remarques sur la sociologie des techniques de Bruno Latour*

Dans un contexte de désarroi face à la montée des problèmes environnementaux et des risques technologiques, Bruno Latour invite ses lecteurs à penser leur rapport au progrès technique à travers la grille de lecture de l'Anthropologie symétrique et de la Théorie de l'Acteur Réseau. Présentées comme *scientifiques*, les constructions théoriques de Latour réactualisent un courant de pensée qui est celui du modernisme catholique inspiré par la métaphysique progressiste et technophile du père jésuite Teilhard de Chardin. Convaincu de la continuité entre le naturel et l'artificiel et que l'action technicienne continue

la création divine, Latour nous propose une approche myope et fragmentaire de la dynamique technicienne et entretient un optimisme iréniste face au déferlement technologique contemporain.

• *A New Theodicy? Remarks on Bruno Latour's Sociology of Techniques*

In a context of disarray facing growing environmental problems and technological risks, Bruno Latour invites to analyse their relationship to technical progress through the reading grid of Symmetric Anthropology and Network Actor Theory. Presented as scientific, Latour's theoretical constructions update a current of thought: Catholic Modernism inspired by the progressive and technophile metaphysics of Jesuit Father Teilhard de Chardin. Convinced of the continuity between the natural and the artificial and that technical action continues divine creation, Latour proposes a short-sighted and fragmentary approach to technical dynamics and maintains an irenic optimism in the face of the contemporary technological surge.

@ >>> Pour commander la version numérique :

- Vous pouvez commander la version complète de la revue au format PDF au prix de **15 €** en cliquant sur le lien ci-contre l :

1. Ce lien vous amènera sur le site sécurisé de Paypal™ où vous pourrez régler votre achat par carte bancaire (ou avec votre compte Paypal si vous en avez un), vous recevrez ensuite par mèle un lien vers un serveur sécurisé pour y retirer le fichier PDF de la revue.